

“Nos jeunes de Molenbeek n’ont pas le temps d’échouer”

FONDATEURS DE MOLENGEEK

Julie Foulon et Ibrahim Ouassari

Il s se sont rencontrés il y a quelques années et depuis ils ne se quittent plus. Une passion les réunit : les nouvelles technologies. De cette fusion d’esprits est né un bébé nommé “Molengeek”, à la fois un incubateur de start-up et une école de codage informatique, installé au cœur de Molenbeek à Bruxelles. Elle, Julie Foulon, est française et c’est son attrait pour le parachutisme qui l’a amenée dans notre pays. “Après mon master en finances de marché sur la Côte d’Azur, j’ai découvert les sites de saut de Spa et Temploux. Et j’ai adoré. Du coup j’ai décidé de trouver un job dans la région, plus précisément à Charleroi, pour pouvoir continuer à sauter.” Il, Ibrahim Ouassari, vient de Molenbeek, a eu une scolarité “chaotique” terminée prématurément, dès la première secondaire. “Je sais à peine lire et écrire”, rigole-t-il. “J’ai été d’échec en échec”. Ibrahim fera ainsi de la mécanique, de la soudure, de l’horticulture, de la peinture ou même de la

coiffure... “Rien n’allait, même la Stib m’a viré trois semaines seulement après mon engagement parce que j’étais trop lent dans mes manœuvres! Ça a été une grande déception pour mon père car la Stib, c’était une sécurité à vie. De temps en temps, il me dit encore : ‘Regarde un tel travaille à la Stib, lui, ils l’ont gardé...’” Puis Ibrahim découvre l’informatique “par hasard” en voulant télécharger de la musique dans sa voiture. Et ça marche. Le jeune homme fondera sa propre société (il en a désormais quatre) et crée des sites web à 20 ans, avant de devenir responsable de plus de 1 000 serveurs d’une grande entreprise. C’est au cours d’une rencontre organisée par le Betagroup, la plus grande communauté de start-up de Belgique et qui était dirigée, à l’époque, par Julie Foulon, que les deux trentenaires se rencontrent. Soutenu par des géants tels que Google et Samsung, Molengeek est considéré internationalement comme une belle réussite belge.

Entretien réalisé par
Raphaël Meulders

Lexique

Scène “tech” : Ensemble des acteurs actifs dans les nouveaux métiers du numérique.

Ecole de codage : Formation permettant de créer des sites web ou des applications mobiles.

Incubateur de star-tup : Lieu où se regroupent de nouvelles entreprises pour développer leurs projets.

Pourquoi avoir créé cette école de codage et incubateur de start-up à Molenbeek?

Ibrahim Ouassari : Beaucoup de jeunes du quartier venaient me demander ce qu’il fallait faire comme étude pour être comme moi et je ne savais pas quoi leur répondre.

Julie Foulon : Quand j’étais à la tête du Betagroup, une communauté “tech” (Ndlr : active dans les nouvelles technologies) de 8000 personnes, il n’y avait que 7% d’étudiants. Or l’innovation vient des

jeunes. Je n’avais aussi que 20% de femmes. Ce milieu est très élitiste et intimidant par le vocabulaire, très souvent anglophone. Selon moi, ce n’est pas une preuve d’intelligence de compliquer les discours.

LO. : Il y avait peut-être aussi deux personnes d’origine maghrébine et un Noir. J’ai fréquenté ce milieu et je ne me sentais pas à ma place. Cet élitisme du langage est sans doute volontaire pour ren-

dre ce monde inaccessible mentalement à certaines personnes et s’assurer de moins de concurrence dans le secteur. Et puis je n’arrivais pas à comprendre de quoi ces personnes vivaient, vu qu’ils ne gagnaient rien avec leur start-up.

J.F. : Ils ne vendent rien, ils font des “business” en se basant sur rien : leur seul objectif est de lever des fonds. A Molengeek, on a des entreprises qui sont locales. Elles ne font pas la une des journaux, mais elles gagnent leur vie en vendant des produits et des services.

C'était important que l'on s'installe à Molenbeek, dans un lieu ouvert et gratuit pour vulgariser les concepts. On intègre pleinement les codes urbains.

Existe-t-il une sorte de discrimination à l'entrée de ces incubateurs de start-up ?

I.O. : Les jeunes de Molenbeek n'y vont pas parce que personne ne leur ressemble là-bas. Ce n'est pas qu'on leur ferme la porte : ils s'autodiscriminent.

J. F. : C'est pareil pour les femmes. Elles ont du mal à entrer dans ce monde et il faut les rassurer. Avec Molengeek, on veut juste casser les prisons mentales. Tous nos jeunes fréquentent désormais des rencontres tech dans d'autres incubateurs. Ils se sentent légitimes et crédibles. Ils se sont appropriés cette scène et n'ont plus peur d'être ridicules.

Molengeek est-il uniquement réservé aux habitants de Molenbeek ?

I.O. : Non, la moitié est originaire de Molenbeek. On a aussi des personnes qui ont fait Solvay, des gens qui viennent de Liège, d'Anvers ou de Braine-l'Alleud. Mélanger différents types de profils est très instructif pour chacun. Si l'on avait réservé ce lieu aux jeunes de Molenbeek, cela n'aurait pas marché. Ils l'auraient considéré comme un truc social, une énième maison des jeunes et ils se seraient très vite démotivés entre eux. Ils n'auraient rien foutu ! Eux amènent leur pragmatisme aux gens de Solvay.

Ces jeunes trouvent-ils rapidement un emploi après être passés chez vous ?

I.O. : Leur téléphone n'arrête pas de sonner ! Tout en continuant leur formation ou en travaillant sur le projet de leur start-up, ils trouvent rapidement des clients et gagnent déjà de l'argent. C'est primordial, car certains n'ont pas accès au chômage ni même au CPAS. Ils

n'ont rien. Tout le monde veut son site web, son application... La demande est énorme. Notre ambition est de remplir ce manque de profil "tech" par cette jeunesse belge. En Belgique, on n'a pas besoin de faire des visas pour accueillir des informaticiens américains, russes ou indiens. On les a ici. Il suffit d'investir dans l'être humain. On leur dit d'aller voir les investisseurs, non pas avec un business plan "à la con", mais directement avec un bilan. Face à l'innovation, on est tous égaux.

J.F. : Montrer des chiffres est la meilleure manière pour que les investisseurs ne regardent plus uniquement leur tête, leur parcours scolaire ou leur quartier instable. Nos trente élèves de l'école de codage ont trois mois de théorie, mais après quatre mois ils travaillent déjà sur des projets clients. La première année, on a dû refuser 65 personnes par manque de place. On voudrait aussi développer un fonds d'investissement pour les aider.

Quelque part, ils n'ont pas le droit à l'échec alors ?

J.F. : Non. Contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, l'échec ne sera pas valorisé. Ils n'ont pas le temps d'échouer, car ils crévent la dalle (sic). Quand Ibrahim a lancé son 1^{er} événement en mai 2015, c'était pour montrer qu'il y avait un intérêt. Si l'on n'ouvrait pas rapidement un espace, tout allait retomber comme un soufflé.

I.O. : On va plus vite lier l'échec d'un gars d'ici à son quartier, à ses origines et à son éducation. Beaucoup de jeunes à Molenbeek ont déjà puisé leur taux d'échecs avant d'arriver ici. On les a autoformatés à ça. Ils ne veulent plus rêver de peur d'être de nouveau déçus. Le regard accusateur des parents est fort. On les convainc très tôt qu'ils ne sont

pas adaptés à cette société, pas capables.

Cette prison mentale est un fléau et on essaie de les libérer de ça.

Vous avez lancé Molengeek juste avant les attentats de Paris et Bruxelles. Quel impact ces événements ont-ils eu sur votre projet ?

I.O. : Avec les attentats, Molenbeek a eu une sale réputation mondiale. J'ai grandi ici et CNN ne me convaincra jamais que c'est dangereux. Mais après les attentats, les gens ont mieux compris ce que l'on faisait et l'urgence de notre projet. On reçoit davantage de soutien que d'autres communes qui sont pourtant dans la même situation.

Comment avez-vous vécu le refus d'autorisation sur le territoire américain de plusieurs de vos membres alors que vous étiez invités par Google et l'Onu aux Etats-Unis ?

I.O. : C'était un vrai coup de poing dans la figure. Finalement cela s'est arrangé, même si plusieurs d'entre nous ont aussi raté une correspondance aux Etats-Unis, à cause de contrôles intensifs. Tous,

on avait les "quatre S" sur nos billets : on était considérés comme très suspects. Tous les jours, je dis à mes gars, de manière très crue : *"Qui tu es, ce que tu as vécu, je m'en fous. Je suis né ici, j'ai grandi ici, donc ta vie je la connais par cœur. Si c'est pour pleurnicher sur ton sort, il y a pleins d'autres associations où tu peux le faire. Ici c'est pour avancer, apprendre et travailler."* Mais quand on leur a refusé cette autorisation, ils sont venus me voir en me disant : *"Alors c'est nous qui voulons nous victimiser ?"* Et je ne savais rien leur répondre. Cela a cassé tout le mental que l'on avait créé. Les discriminations existent, mais mon job n'est pas de lutter contre. C'est le rôle des politiciens.

"Le milieu des start-up est très élitiste et intimidant."

Julie Foulon
Fondatrice de Molengeek.

30

élèves

Molengeek compte 30 élèves dans son école de codage et une dizaine de start-up.

“Bruxelles peut être une nouvelle Silicon Valley... moins inégalitaire”

Molengeek est un exemple de réussite belge et nous voulons qu'il en devienne également un pour l'Europe." Les propos viennent du vice-commissaire européen, Andrus Ansip, lors de sa visite à Molenbeek le mois dernier. D'où l'idée de créer des "Molengeek" un peu partout en Europe. Le premier sera inauguré dans quelques mois, en face de la gare de Padoue en Italie. "C'est une ville qui a très mauvaise réputation en Italie à cause de sa délinquance, son taux de chômage élevé"... explique Ibrahim Ouassari, l'un des fondateurs de Molengeek.

Le concept bruxellois, unique sur le Vieux Continent, plaît aux hautes instances européennes car il correspond à deux attentes importantes : donner des perspectives d'emplois à des jeunes de quartiers difficiles tout en répondant à une vraie demande, le manque de main-d'œuvre dans le secteur des nouvelles technologies. Ce genre de projets "booste" aussi l'économie locale. Au sein de Molengeek, on retrouve ainsi des applications mobiles de livraison, de tourisme... "Notre but n'est pas de créer un nouveau Facebook ou Google, mais de créer des emplois durables et de garder les talents en Belgique", poursuit M. Ouassari. On peut digitaliser énormément de choses, notamment dans les services administratifs. Tous les métiers peuvent être déclinés avec ces technologies. Bruxelles a le potentiel pour devenir une nouvelle Silicon Valley, sans ses mauvais côtés inégalitaires et élitistes."

Sponsorisé par Google et Samsung

Notons d'ailleurs que Molengeek héberge la start-up qui a lancé l'applica-

tion la plus téléchargée du moment en Belgique, QuickLyrics, qui permet d'afficher les paroles d'une chanson.

Le projet molenbeekois, à la fois incubateur de start-up et école de codage, a des projets à la pelle. Au mois de mai, Molengeek va ainsi ouvrir une école de formation à l'audiovisuelle Web dans les anciennes écuries de la Stib de Schaerbeek. Un projet qui est financé par le géant YouTube. "Notre but est de vendre ces vidéos aux sites des médias belges."

Au programme également, des formations dans les écoles secondaires ou dans les maisons de retraite. "Nos jeunes apprennent aux personnes âgées à utiliser Facebook ou Skype pour parler avec leurs petits-enfants. Je pense que l'on peut résorber cette fracture numérique qui existe encore en Belgique."

Mais Molengeek, qui est désormais sponsorisé par deux mastodontes, le sud-coréen Samsung et l'américain Google ("On reçoit aussi un financement du fédéral, via le 'Digital Skill funds' et on vit des commandes de nos clients"), va aussi se développer à l'international. "Pour nous le marché africain est très important. En Afrique, les gens utilisent énormément les nouvelles technologies, souvent parce qu'ils n'ont pas d'autres alternatives." Le point de chute des Bruxellois pour "attaquer le marché africain" est Oujda, dans le nord-est du Maroc. "C'est de cette région dont sont originaires la plupart des Molenbeekois. L'idée c'est de créer des start-up belgo-marocaines. Là-bas ce sont les femmes qui sont majoritairement actives dans ce secteur. A Molengeek, 30 % de nos membres sont des femmes, mais on va augmenter ce pourcentage", concluent les deux fondateurs.

*“Notre but n’est pas
de créer un
nouveau Facebook
ou Google, mais de
créer des emplois
durables et de
garder nos talents
ici. On peut
digitaliser
énormément de
choses, notamment
dans les services
administratifs.”*

Ibrahim Ouassari
Fondateur de Molengeek.